LA VENUE DU SEIGNEUR

Deux discours d'espérance à la lumière de deux hypothèses : 1 Thessaloniens 4,13-18 et 2 Thessaloniens 2,1-12

par Jean-Michel SORDET,
pasteur à La Sarraz, Suisse.

La venue du Seigneur¹ : ainsi s'intitule 1 Thessaloniens 4,13-18 dans la Bible en français courant. Ainsi commence le texte grec de 2 Thessaloniens 2,1-12. Cet article voudrait comparer ces deux passages au sujet apparemment semblable et tenter d'évaluer l'interprétation théologique d'un exégète pour qui Paul ne serait pas l'auteur de 2 Thessaloniens (hypothèse dite de la pseudépigraphie).

Les ouvrages de base qui ont conduit ce travail sont d'une part le commentaire d'Ernst von Dobschütz, classique, détaillé, toujours vigoureux malgré son ancienneté relative, et d'autre part les commentaires récents de la collection EKK, ceux de Traugott Holtz et de Wolfgang Trilling. Nous avons apprécié ces commentaires issus d'un horizon germanique et oecuménique².

¹ Pour parler de la venue du Seigneur, ou de son retour, nous utiliserons aussi le terme technique "parousie", calqué sur le grec *parousia*.

² La série EKK est une collection de commentaires en allemand, publiée par des théologiens de diverses confessions, sous la direction de Josef Blank, Rudolf Schnackenburg, Eduard Schweizer et Ulrich Wilckens. Les références des ouvrages cités de façon abrégée sont données en fin d'article dans la bibliographie.

1. Première approche.

La première péricope¹ veut entretenir le lecteur des "morts", en relation avec "la venue du Seigneur". En 1 Th 1-3, l'introduction est "eucharistique". Paul laisse éclater sa joie pour la foi des Thessaloniens récemment convertis à la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Puis il fournit quelques précisions sur son activité et son souci missionnaire, ainsi que sur les bons offices de Timothée, l'homme des contacts entre l'apôtre demeuré à Athènes, puis à Corinthe, et la jeune communauté chrétienne de Thessalonique². Selon le schéma qui deviendra classique dans ses épîtres, Paul passe dès le chapitre 4 à une partie éthique où il aborde certains aspects de la vie pratique de la communauté de Thessalonique. Dans cette partie dite parénétiqne ("...nous vous demandons et nous vous exhortons dans le Seigneur..." 4,1), la question des morts, de la venue du Seigneur et des temps qui appellent à la vigilance (4,13-5,11) occupe une place de choix, au milieu d'autres exhortations, variées, mais traitées plus sommairement.

Lorsque Paul avance une argumentation de type "doctrinal" c'est pour mieux servir les intérêts de son exhortation³ : s'il expose ses opinions sur le sort des morts, c'est qu'il se trouve à Thessalonique des convertis qui sont dans la tristesse, sans espérance. Il veut les consoler et les affermir. Plus précisément, il cherche à donner à tous les moyens de s'affermir mutuellement (4,13 et 18). Le cheminement de la pensée est très semblable dans la péricope suivante : "au sujet des temps et des moments" (5,1) et "réconfortez-vous mutuellement et édifiez-vous (5,11). Nous reviendrons plus loin sur le déroulement de la pensée de Paul entre l'exposé du sujet, v. 13, et l'exhortation finale, v. 18.

¹ Pour les théologiens, une péricope est un groupe de versets qui forment un tout.

² Voir à ce sujet Ac 17,1-15 et 18,5, même si le récit des Actes ne nous donne sans doute qu'une image résumée des événements.

³ Les vv. 13 et 18, parénétiqnes, englobent très nettement les vv. 14-17, plus dogmatiques (Holtz, pp.182s.).

Quant à notre seconde péricope, sa position dans l'épître devrait attirer notre attention. Si les deux épîtres commencent bien par une action de grâce (1 Th 1,2 et 2 Th 1,3), notre péricope, elle, s'ouvre sur un "nous vous demandons..." qui commande une partie parénétiq. Or, plus loin, en 2 Th 2,13, nous trouvons une nouvelle action de grâce, coupée à son tour par de nouvelles exhortations au chapitre 3. Le plan très clair de 1 Thessaloniens (et d'autres épîtres pauliniennes) n'est donc pas rigoureusement suivi. Trilling, par une analyse des formes et une comparaison avec les autres épîtres pauliniennes, a bien remarqué que cette action de grâce est plus impersonnelle, plus forcée ("nous devons", "comme il convient", 2 Th 1,3), et qu'elle devient rapidement un enseignement (5-10)¹. Le même genre d'analyse le conduit à affirmer que 2 Th 2,1-12 est aussi d'un genre mixte : l'exhortation se mêle d'éléments didactiques importants². Ce mélange des formes littéraire en 2 Thessaloniens devrait nous avertir d'être très attentif au traitement de fond des sujets abordés. La pensée de l'Auteur³ de 2 Thessaloniens n'est pas aussi fluide et claire que celle de Paul en 1 Thessaloniens, comme le confirmera l'analyse du plan de 2 Th 2,1-12. Se pourrait-il qu'à une forme littéraire différente corresponde un apport théologique différent, enrichissant, original ?

La péricope que nous avons choisie en 2 Thessaloniens est celle qui se rapproche le plus d'1 Thessaloniens 4,13-18. Un même regard superficiel voit au centre des deux péricopes la question de la parousie, avec ses manifestations (1 Th 4,16-17) ou ses signes avant-coureurs (2 Th 2,3-4.8-10). Un regard plus aiguisé nous montre la différence de thématique : le problème soulevé en 1 Thessaloniens 4 (v. 13 : les morts) est pratique et existentiel. En 2 Thessaloniens 2, nous avons réellement la parousie pour sujet explicite (v. 1). Nous verrons cependant en conclusion comment les deux péricopes se rapprochent fortement par le type de théologie qu'elles proposent, en profondeur. Toutes les deux sont orientées par un questionnement portant sur le futur : quel futur espérer afin de mieux vivre le présent ?

¹ Trilling, pp.41s.

² Trilling, pp. 72s. et la démonstration détaillée dans W. Trilling, *Untersuchungen...*, pp. 77-86. Dobschütz avait déjà vu cette forme composite qu'il expliquait par les réminiscences de discussions antérieures (pp. 261).

³ Voir plus loin au paragraphe 3. *La pseudépigraphie* pourquoi nous utilisons ce terme avec la majuscule.

En 2 Thessaloniens, Trilling¹ détache deux blocs du reste de la péricope : 3b-4 et 8-10a. Ces deux blocs résonnent en effet comme des emprunts à un discours de style apocalyptique (dont les thèmes sont classiques : l'apostasie, l'Homme de l'impunité, l'adversaire de Dieu, l'impie satanique, séducteur et trompeur). Nous précisons dans le paragraphe suivant ce qu'il faut entendre par apocalyptique. Ces deux blocs étant identifiés, il reste une introduction (1-3a) qui donne le thème et une exhortation à ne point perdre la tête; un argument central, bien que mystérieux (5-7) faisant appel aux souvenirs du lecteur; une conclusion (10b-12) en forme d'interprétation théologique.

2. L'apocalyptique.

Dans les deux péricopes, nous trouvons des éléments que les exégètes disent provenir du courant apocalyptique. La pensée de ce courant insiste sur le dualisme bien—mal, Dieu—Satan, lumière—ténèbres : dans le présent, le mal règne, mais bientôt vient le temps de la délivrance, de la destruction des impies, d'un ordre nouveau et béni. Ce message, fortement attesté par une riche littérature (dès le 2e siècle av. J.-C.) "se présente aux moyens de visions souvent fabuleuses, assorties de chiffres symboliques, de minutieux calculs pour établir les dates et les délais, donnés à mots couverts"². Une forte espérance de la victoire de Dieu sur ses adversaires imprègne ces écrits³.

Les auteurs chrétiens du Nouveau Testament on sans doute puisé dans le message d'espérance de la littérature apocalyptique, sans en reprendre toujours tous les détails. Il est bon de préciser ici comment nous entrevoyons, avec Trilling, une façon d'aborder aujourd'hui, l'apocalyptique⁴.

"Il n'est pas nécessaire de partager le réalisme de l'attente apocalyptique de Paul pour en accepter le message. La manière apocalyptique d'exprimer l'histoire et l'événement du salut est un phénomène lié à un lieu historiquement bien déterminé. En

¹ Trilling, pp. 71s.

² Richard T. France, *La Bible Déchiffrée* (Fleury, Paris et Ligue pour la Lecture de la Bible, Guebwiller, 1977) pp. 496.

³ Parmi ces écrits, on peut citer IV Esdras, le livre d'Hénoch, l'Apocalypse de Baruch, etc... que nous nous pouvons désormais consulter avec beaucoup de facilité, puisqu'ils sont réunis dans un volume de la Pléiade : *La Bible, Ecrits Intertestamentaires* (Paris, Gallimard, 1987).

⁴ Nous traduisons Holtz, parfois librement, pages 207 et 208.

ce lieu, elle est la façon appropriée de rendre compréhensible la vérité. Nous ne sommes pas liés à ce lieu, mais nous devons assurément tenter de préserver la vérité qui a été ainsi trouvée, dite et comprise.

Formellement, l'apocalyptique est un langage qui se sert d'images traditionnelles. Ce que l'on sait depuis toujours de Dieu, de son action et du monde est vrai et trouve son accomplissement maintenant. Mais l'homme n'atteint pas par lui-même la connaissance de cette fin. Elle lui est donnée, révélée. L'homme reconnaît les éléments et les événements isolés, mais leur rapport intime et leur sens lui sont cachés. Il reconnaît l'hier, peut-être l'aujourd'hui, mais demain ne peut que lui être donné.

Quant à son contenu, la pensée apocalyptique est dominée par une conception où le monde est histoire. L'histoire en tant que mouvement de la vie est soumise à la loi de la vie qui aboutit nécessairement dans la mort. Ainsi l'histoire du monde marche aussi vers son but, et ce but est la fin. Telle est la grande intuition de l'apocalyptique au sujet de l'être du monde. Mais elle est sous-tendue par la conviction que le monde n'a pas été créé pour le néant, que Dieu se tient debout en faveur de sa création. Mais conformément à son intuition de la structure fondamentalement historique du monde, l'apocalyptique reconnaît la radicale rupture de l'histoire, la fin de ce monde. Seule une création totalement nouvelle, équivalente à la première création, peut dépasser l'histoire, délivrée dès lors de la limite de la mort. A cet instant commence l'histoire de Dieu(...).

La certitude qu'il existe un tel futur s'enracine dans la résurrection de Jésus(...).

La certitude quant à ce futur a une fonction de consolation dans un présent qui fait l'expérience de l'absence du salut. Dès lors, pour le croyant, le présent n'est plus perdu, grâce au futur. Ainsi, le futur eschatologique fonde une assurance pour le présent."

3. La pseudépigraphie.

La pseudépigraphie est une hypothèse littéraire qui veut, dans le cas qui nous intéresse, que 2 Thessaloniens n'ait pas été écrite par Paul (et par ses assistants Sylvain et Timothée; cf. 1,1), mais par un

personnage, de nous inconnu, faisant vraisemblablement partie d'une "école" paulinienne, ou du moins d'un cercle fortement marqué par l'apôtre. Ce personnage, qu'il nous faut appeler l'Auteur, faute de mieux, ne signe pas son oeuvre de sa main, mais l'attribue au "maître", ici à Paul. Il tient ainsi à se placer dans le sillage de l'apôtre, sous son autorité, dans sa théologie s'il est possible. K. Aland va plus loin en disant que les premiers auteurs chrétiens restaient normalement anonymes (voir les Evangiles p. ex.), puisque le véritable auteur de leur message était le Saint-Esprit. De là on serait passé à la pseudépigraphie¹.

Il semble que le procédé soit attesté dans l'Antiquité hellénistique et que personne à cette époque n'ait pu s'y tromper². Par conséquent, nos critères modernes sur l'honnêteté en matière de signature, droits d'auteur, etc. ne doivent pas entrer en ligne de compte pour juger ce phénomène. Des versets comme 2,5a ou 3,17 font partie de la fiction littéraire et ne servent qu'à rappeler le lien que l'Auteur veut créer entre son lecteur et l'apôtre. Il ne faut donc pas confondre la pseudépigraphie avec la falsification, ni avec le plagiat³.

Les arguments avancés dans le cas de 2 Thessaloniens en faveur de la pseudépigraphie sont variés. Citons parmi eux le style et le vocabulaire (lire en grec les deux épîtres d'affilée montre des différences notables); le plan (1 Thessaloniens a une structure paulinienne dite classique, avec sa première partie doctrinale et la seconde parénétiq⁴. 2 Thessaloniens mélange ces deux genres à chaque chapitre⁵); des différences de contenu (la parousie semble imminente en 1 Th 4,16-17, mais retardée en 2 Th 2,3.5-7 : comment expliquer cette différence si les épîtres ont été écrites à quelques semaines ou mois d'intervalle, par Paul durant son séjour à Corinthe⁶ ?

¹ Aland, pp. 39-48. Mais Guthrie, dans les pages qu'il consacre à la pseudépigraphie lui demande ce qu'il faut alors faire des épîtres (unanimentement reconnues comme étant) de Paul et qui ne sont pas anonymes (pp. 683-684).

² "Il y avait certainement tout une littérature pseudépigraphique dans des cercles gréco-romain, juif et chrétien" (Guthrie, pp. 671).

³ W. Trilling insiste là-dessus, en se distançant de W. Wrede, dans *Untersuchungen...*, pp. 133ss, 156 et 157.

⁴ Cf. par exemple la T. O. B. dans l'"Introduction de l'Épître aux Romains", le paragraphe intitulé: Le plan de l'épître, pp. 445, col. 1.

⁵ Voir plus haut, 1. *Première approche*.

⁶ C'est là l'hypothèse traditionnelle sur l'origine et la datation des 2 épîtres aux Thessaloniens.

Deux problèmes restent en suspens avec la pseudépigraphie. D'abord celui du destinataire : l'Auteur écrit-il réellement une épître à la communauté de Thessalonique¹ ? Ou bien choisit-il, dans le cadre de son procédé littéraire, la forme épistolaire (pour se rapprocher d'un genre fort pratiqué par l'apôtre) et une communauté connue pour ses problèmes avec l'eschatologie (l'apôtre avait déjà abordé ce sujet en 1 Thessaloniciens), afin que ses véritables lecteurs (de nous inconnus) se sentent doublement concernés ? L'autre problème est celui de la datation. La pseudépigraphie nous autorise simplement à repousser la date de rédaction à une période ultérieure (post-paulinienne), ce qui permet d'expliquer en partie les différences théologiques entre 1 et 2 Thessaloniciens. Mais on ne peut guère aller au-delà d'une génération après Paul, ni espérer davantage de précision.

4. Détails et structure de 1 Th 4,13-18

4.1 Verset 13.

Paul aborde un sujet éminemment pratique : ceux qui sont morts (*peri tôn koimômenôn* : litt. "au sujet de ceux qui dorment"). Il ne faut pas voir dans le mot choisi ici pour parler des morts une portée significative. La métaphore du sommeil est largement répandue dans le monde antique et n'implique pas que la gravité de la mort soit minimisée par l'espérance chrétienne de la résurrection. Sans savoir si les Thessaloniciens ont écrit à Paul à ce sujet, ou s'ils ont transmis leurs préoccupations par l'intermédiaire de Timothée, nous devons penser que Paul se porte au devant d'un réel souci de la communauté de Thessalonique. La tristesse que Paul veut ici empêcher est la tristesse profonde, existentielle, plus que le deuil et les manifestations extérieures de la tristesse. L'absence de véritable espérance est à l'origine de la tristesse. Sont normalement sans espérance : les autres... expression qui rappelle "ceux du dehors"². Elle désigne donc bien ceux qui n'ont pas encore reçu la Bonne Nouvelle, ("ces paroles", v.18). Il s'agit donc que l'épreuve du deuil ne soit pas pour certains jeunes convertis, la même source de désespoir que pour "les autres". Bref, la mort dans toute sa rudesse a éprouvé la jeune communauté de

¹ Trilling dans *Untersuchungen...*, p.157, en fait un "écrit général et "apostolique" d'exhortation et d'enseignement".

² Cf. 1 Th 4,12; Mc 4,11. Ailleurs chez Paul, cela désigne bien les païens (Rm 11,7). En Luc 18,9.11 est stigmatisée l'attitude des pharisiens qui méprisent "les autres".

Thessalonique : devant cette question limite, que peut-elle vraiment espérer¹ ?

4.2 Verset 14

Notre regard est immédiatement attiré par le puissant *pisteuomen* (nous croyons) suivi d'une affirmation sans équivoque de la foi pascale, rappel quant au fond de la prédication de Paul qui n'a pu annoncer son Evangile à Thessalonique sans en proclamer le noyau : la passion et la résurrection de Jésus. Quant à la forme de cette affirmation pascale suivie de sa conséquence appliquée aux croyants, elle a l'aspect d'un *credo*².

Le détail de la phrase comporte une difficulté. *Dia tou Ihsou* (par Jésus) se rapporte-t-il au verbe *axei* (ramènera) ou à *koimèthentas* (ceux qui sont morts) ? Si *dia* (par) ne se rapporte pas à *koimèthentas*, alors ces morts sont n'importe quels morts et il faut traduire comme la T. O. B. : Dieu les ramènera par Jésus *et avec lui*. Ce qui est un peu lourd. Il vaut peut-être mieux ne pas donner à *dia* un sens instrumental, et le rapprocher d'un *en* (en; rappelons-nous le très paulinien "en Christ", cf. d'ailleurs 4,17) C'est déjà le cas en 4,2 où le sens instrumental n'est guère possible. Il faudrait donc les morts "en" Jésus³. De son côté, Holtz⁴ rattache ce *dia* au verbe *axei* (ramènera) pour des raisons christologiques : grâce à l'événement fondateur de Pâques, par Jésus, Dieu ramènera les morts⁵. L'espérance de la résurrection des morts est enracinée dans l'histoire de Jésus⁶. Par ailleurs, *syn autô* (avec lui) était nécessaire pour souligner la commu-

¹ Plus bas, p. 11, n. 2, le thème de cette péricope est précisé.

² Un *credo* que Paul n'a sans doute pas créé lui-même : ailleurs, il utilise *egeirô* de préférence à *anistemi* pour parler de la résurrection, et désigne rarement le Seigneur par son simple nom *Iêsous* (cette habitude pourrait bien remonter à la communauté primitive palestinienne. Cf. aussi Holtz, n. 242). Cf. Collins, p. 158.

³ Von Dobschütz, p. 191.

⁴ Page 193 et n. 253.

⁵ Collins est aussi de cet avis (*dia tou Ihsou* correspond au *dia tou Xristou* que Paul utilise fréquemment ailleurs) . Pour Collins, l'emploi de *syn aytv* n'est pas une lourdeur: Paul anticipe déjà ici sur le centre de sa pensée qui apparaîtra au verset 17: nous serons toujours avec le Seigneur (p. 159).

⁶ Holtz, p. 193.

communion avec le Seigneur qui va être un aspect central de la parousie (cf. v. 17). On remarquera à la suite de Holtz une certaine irrégularité de forme dans ce verset : le "si" introduit une condition, qui n'est pas suivie d'une conséquence, mais d'une comparaison (*houtôs*, de même aussi). Ce n'est donc pas si (ou parce que) l'on confesse sa foi que Dieu ramènera les morts. C'est plutôt le contenu de ce qui est confessé qui entraîne la déduction qu'on en tire : Jésus est mort, tout comme il y a des morts maintenant; Jésus est ressuscité et donc Dieu ramènera les morts. Voilà la foi.

4.3 Verset 15

Après ce bref, mais puissant credo, Paul passe à une parole du Seigneur (*logos tou kyriou*) deuxième élément de son argumentation. Mais comment comprendre exactement ? Pour von Dobschütz, il ne peut pas s'agir d'une parole du Seigneur tirée de l'Ancien Testament, ni d'une citation d'une apocalypse (donc d'une révélation prophétique qui est le propre d'un texte apocalyptique) écrite, fût-elle d'origine juive ou chrétienne¹. Éliminant l'hypothèse de l'*agraphon* (parole du Jésus historique non conservée dans les Évangiles comme en Ac 20,35), von Dobschütz voit dans cette parole une révélation faite à l'Église par le Ressuscité, un message prophétique donné à l'Église primitive, comme le dit Collins².

Le découpage de 15-17 fait problème : pour Holtz, la parole du Seigneur est contenue en 15b, après le premier *hoti*³. Pour Collins, elle se trouve en 16-17, après le second *hoti*⁴ Paul aurait donc fait de 15b une introduction, dans ses propres mots, à la Parole du Seigneur de 16-17⁵.

¹ Von Dobschütz, p. 194.

² *Op. cit.*, p. 159.

³ Conjonction qui introduit la subordonnée dépendant de "nous disons", rendue par la ponctuation (deux points) dans la T. O. B.

⁴ Conjonction qui introduit le verset 16, rendue par un "car" explicatif dans la T. O. B. Nous nous rallions à la T. O. B. et à Holtz, contre Collins. 16-17 illustrent d'une autre manière la parole du Seigneur de 15b.

⁵ Pourtant Holtz et Collins font exactement la même analyse littéraire et grammaticale des deux *hoti* : le premier est *epexegetisch*, le second *rezitativ*. Cf. Holtz, p. 198, n. 273 et Collins, p. 160, citant un article de W. Harnisch. La suite de la démonstration de Collins est intéressante, même s'ils divergent sur ce point précis.

Contrairement à la pensée apocalyptique, ceux qui "restent" ne sont pas les quelques fidèles qui ont traversé les épreuves annonçant la fin. A Thessalonique, suite à la prédication de Paul, on a dû considérer comme normal d'être de ceux qui resteraient vivants au moment de la venue du Seigneur. "Ceux qui restent" est un terme qui n'a donc plus sa coloration apocalyptique habituelle. Le front polémique de cet argument est bien délimité : le salut, lors de la parousie, ne dépend pas de circonstances pragmatiques comme être mort ou être vivant. Cela dépend uniquement du lien que l'on a avec Jésus, comme cela a été affirmé plus haut, au v. 14 : c'est "avec lui" que l'on ressuscitera.

On prendra bien garde de ne pas adoucir, dans le plus ancien écrit du Nouveau Testament, la saveur de ce *hêmeis*, "nous" qui serons vivants lors de la parousie du Seigneur. Pour Paul, aucun doute n'est encore possible : ce sont les morts de Thessalonique qui sont l'exception. La parousie viendra assez tôt pour qu'il puisse y participer de son vivant. On saisit ici la vigueur de l'espérance chrétienne des débuts, et le choc, à Thessalonique, de voir de nouveaux convertis décéder sans avoir connu le retour du Seigneur¹.

4.4 Versets 16-17

Il n'échappe à personne que ces deux versets sont imprégnés d'une pensée et d'un vocabulaire apocalyptiques. Rien d'étonnant à ce que Paul, enraciné dans sa culture judaïque, ait puisé dans le stock des traditions apocalyptiques, mais on notera que cela n'intervient qu'en troisième position : après le credo, après la parole du Seigneur. Il faut sans doute attribuer à Paul lui-même la conclusion du v. 17 qui est la reprise et le centre du troisième argument d'espérance : "nous serons ensemble avec lui"². Avec Collins, on peut chercher les étapes antérieures de cette pensée apocalyptique dans une tradition juive sur la descente du Fils de l'homme et l'enlèvement du "reste". Le "Seigneur" (au v. 16, comme au v. 17) a sans doute remplacé un "Fils de l'homme" d'une tradition juive, et ceci dès un stade chrétien et

¹ Tout le commentaire de von Dobschütz s'appuie sur cette hypothèse: le problème à Thessalonique n'est pas le décès en soi, mais que des chrétiens aient pu éventuellement être privés de l'expérience de la parousie. Dans cette hypothèse, le *ou mè phthasômen* ("nous ne devancerons pas", comme dans une course) prend tout son poids comme exhortation à ne pas désespérer au sujet de ceux qui, trop tôt, sont morts.

² Holtz, p.198.

prépaulinien. De même, "ceux qui restent" a sans doute été complété par "les morts dans le Seigneur", puis changé par Paul en "les morts en Christ". Pour bien adapter l'argument à ses lecteurs de Thessalonique, Paul a dû encore ajouter le "d'abord" et le "ensuite", puis mis à la première personne du pluriel ce qui était à la troisième¹.

Quoiqu'il en soit des stades prépauliniens de ce passage, le centre en est très clair : avec les images classiques de l'apocalyptique, les seules peut-être qui sont possibles pour parler d'une telle espérance qui fait éclater jusqu'au cadre même de notre existence², Paul veut signifier aux Thessaloniens que l'avenir est orienté sur la rencontre du Christ. On peut ne pas arriver à se représenter concrètement ce signal, cette voix de l'archange et cette trompette divine, on ne parvient pas à s'imaginer ces mouvements dans le ciel, les airs et les nuages, et pourtant ils nous disent clairement, à propos des morts comme des vivants, que notre présent est tendu vers cette rencontre avec le Ressuscité, le Christ, le Seigneur.

4.5 Verset 18

La démonstration en trois étapes, credo, parole du Seigneur, tradition apocalyptique, est orientée vers la consolation, l'affermissement de la communauté de Thessalonique. Celle-ci peut encore espérer : les vivants qui attendent avec impatience la parousie, comme les morts, ont un salut qui leur est offert : le présent ancré dans la résurrection de Jésus est ouvert sur un avenir fait de la rencontre et de la communion avec le Seigneur.

5. L'apport théologique d'1 Thessaloniens 4,13-18

Paul se sert d'un langage apocalyptique. Mais nous pouvons constater qu'il le fait avec une grande sobriété (2 versets), après avoir rappelé les arguments majeurs de la foi et de la Parole du Seigneur, en retenant le pouvoir illustratif de ce langage, mais sans se soumettre à son intérêt pour les temps, délais et calendriers chiffrés. En décentrant ainsi l'argument tiré de l'apocalyptique, il l'aligne sur le reste de sa

¹ Cf. Collins, pp. 160-161.

² On peut précisément considérer l'apocalyptique comme le langage qui visualise et met en images ce qu'on ne peut justement pas décrire, et qui dit pourtant le sens de ce qu'on ne peut se représenter concrètement.

théologie.

Cette péricope aborde la question des limites de l'existence humaine (la mort) et de l'histoire (la parousie). A Thessalonique, on n'avait pas compris, tant la foi de l'apôtre en une proche parousie¹ avait enflammé l'espérance des nouveaux convertis, que le salut et la vie éternelle pouvaient être atteints aussi au travers et au-delà du décès. Face à la dure réalité de la mort qui éteint la vie, et par conséquent pourrait anéantir l'espoir suprême du croyant de participer à la parousie (un espoir nourri très fortement par la pensée apocalyptique), Paul doit rappeler le credo fondamental : la résurrection de Jésus a eu lieu par delà sa mort, ouvrant ainsi l'espérance d'une résurrection pour les morts. Puis au moyen d'une parole du Seigneur, il enseigne qu'aucun avantage n'est réservé à ceux qui seront vivants lors de la parousie. C'est une manière de dire que la fin de l'histoire provoquée par la parousie du Seigneur sera si radicale que la distinction même entre vie et mort n'aura plus cours. Le troisième apport qui est apocalyptique "visualise", non pas le *comment*, mais le *sens profond* d'un événement qui est pourtant au-delà de la description : nous serons avec le Seigneur².

Cette péricope parle du présent en l'articulant et en l'orientant sur un futur. Elle ne parle pas du futur pour lui-même. Elle ne relève ni de

¹ En 1 Thessaloniens, Paul est sûr d'être encore vivant lors de la parousie; 1 Corinthiens 15 suggère que seule une minorité aura ce privilège; en 2 Corinthiens 5, Paul semble avoir abandonné cette espérance. Quant à la nature de la fin des temps, Paul passe aussi d'une pensée apocalyptique à une pensée plus hellénistique ou gnostique (2 Co 5). Mais cette évolution n'est pas forcément rectiligne, dans la mesure où la chronologie des textes pauliniens n'est pas sans problème. D'autre part, 1 Th 5,10 montre que très tôt déjà, l'apôtre envisage la possibilité de sa propre mort avant la parousie. Cf. Baird, surtout pp. 314-316).

² Grundmann, "Ueberlieferung und Eigenaussage im eschatologischen Denken des Apostels Paulus" (*New Testament Studies* VIII/1961-62, pp. 12-26), écrit à la p. 17 : "Les énoncés chronologiques et apocalyptiques (*zeitlich-apokalyptisch*) sont des concepts auxiliaires au service de la visualisation. Ce ne sont pas eux, mais les énoncés appartenant au genre de la communication personnelle (*personal-kommunikative Aussagen*) qui sont déterminants pour la pensée eschatologique de Paul" (Cité également par Collins, p. 154). Cela signifie que le "nous serons avec le Seigneur" de la fin du verset 17 domine la compréhension de ce qui précède (16-17) En retour, les passages apocalyptiques nous assurent que le processus impliqué dans le "nous serons..." est bien historique (*geschichtlich*)(Grundmann, p. 17).

la problématique des signes avant-coureurs de la fin, ni des temps et des moments de la parousie. Malgré cette sorte de "coup d'oeil bizarre" (pour nous modernes) dans le futur, l'intérêt principal de la péricope n'est pas prédictif, mais parénétiq¹. En recourant à une tradition apocalyptique, Paul veut consoler et affermir, dans le présent, la communauté de Thessalonique.

Il nous faut maintenant nous pencher sur les données exégétiques et théologiques de 2 Thessaloniens 2,1-12 liées aux hypothèses de l'authenticité et de la pseudépigraphie.

6. Détails et structures de 2 Thessaloniens 2,1-12

6.1 Versets 1-3a

Il faut aller plus en profondeur que Morris² pour qui Paul revient sur le sujet de l'eschatologie parce qu'il y aurait eu à Thessalonique de "jeunes convertis, émotionnellement instables, imparfaitement instruits". Le problème semble plus précis.

Si la venue du Seigneur et son centre de gravité, la réunion des croyants avec le Seigneur, sont en jeu, ce n'est pas non plus à cause du décès de certains membres de la communauté. C'est qu'il se trouve des croyants pour penser que le jour tant attendu "est là" (*enestèken hê hêmèra tou kyriou*). Le parfait du verbe implique bien le sens "être là", mais il existe plusieurs nuances entre "être là" et "être proche".

On imagine volontiers que la menace de cette fausse compréhension de la parousie ait pris naissance parmi les gnostiques³. Pour ceux qui auraient atteint la gnose "le jour du Seigneur" serait arrivé. Mais dans ce cas, l'eschatologie n'est plus du tout future mais, précisément, gnostique.

¹ Cf. Baird, p. 321.

² Morris, p. 213.

³ Les sectes gnostiques nées presque en même temps que le christianisme, et très vigoureuses au 2^e siècle après J.-C., fondent leur pensée sur le fait que la matière est mauvaise, et que seul l'esprit, le spirituel est bon. Dès lors Dieu n'a pu créer le monde de matière qui est le nôtre, et son Fils n'a pu s'incarner directement. Il y a toute une théorie d'intermédiaire entre les croyants et la divinité. Pour libérer et sauver l'étincelle divine qui est en lui, l'homme doit parvenir à une connaissance (ou gnose) supérieure, au travers d'une expérience de type mystique ou initiatique.

On peut aussi imaginer que l'espérance contenue dans la Bonne Nouvelle prêchée par l'apôtre se soit transformée en une fièvre eschatologique et apocalyptique. Sur ce terrain-là, l'annonce d'une parousie "en train de se produire" (plutôt qu'accomplie ou imminente) aurait pu provoquer des troubles considérables. Trilling cite des exemples historiques connus où cette proclamation a été faite dans l'Eglise ancienne, avec des résultats aussi spectaculaires que navrants (cessation des activités normales, du travail, etc.; regroupement de la communauté à l'écart du monde; puis déception et d'innombrables difficultés pour les croyants à se réintégrer dans la vie courante)¹.

Cette annonce intempestive a pu être fondée sur un écrit ou une déclaration de l'apôtre Paul, d'où l'urgence du problème pour l'Auteur. On comprend son appel à ne pas perdre la tête.

On notera au passage les trois média de l'enseignement donné aux communautés : "par esprit" (*dia pneumatos*), c'est-à-dire par une révélation prophétique; "par parole" (*dia logou*), c'est-à-dire par la prédication de la Parole de Dieu; "par épître" (*di'epistolès*), moyen de communication apostolique bien connu.

Les trois média sont "présentés comme venant de nous" (*hòs di'hêmôn*). Cette expression est un des lieux où l'authenticité et la pseudépigraphe jouent des rôles différents.

Si Paul a écrit 2 Thessaloniens, à quoi rapporter ces trois média, et surtout la lettre² ?

a. A une lettre effectivement de Paul ? Pourquoi alors écrit-il ici "une lettre présentée comme venant de nous" (*hòs di'hêmôn*) et non pas "notre lettre" (*di'epistolès hêmôn*) ?

b. Si Paul doit se défendre contre une lettre qu'on lui attribue à tort, pourquoi ne répond-il pas simplement qu'il n'en est pas l'auteur ?

Si ce n'est pas Paul qui a écrit 2 Thessaloniens, mais bien l'Auteur, "de nous" (*hêmôn*) fait partie du procédé pseudépigraphique. Mais qu'y a-t-il alors derrière cette lettre ?

c. L'Auteur pourrait faire ici allusion à une lettre (mentionnant que le jour du Seigneur est là) qui n'a pas été écrite par Paul. Il pouvait alors l'écarter, précisément pour cette raison.

¹ Trilling, pp. 79-80.

² Les raisonnements valables pour la lettre tiennent aussi debout, grosso modo, pour la prophétie et la Parole.

d. S'il fait allusion au contraire à une lettre qui est bien de Paul, le problème est plus complexe : d'abord nous n'avons pas connaissance d'une telle lettre. Ensuite, de nouveau, pourquoi "présentée comme venant de nous" ? Pour Trilling, le plus vraisemblable est que cette lettre soit tout simplement 1 Thessaloniens. Le "présentée comme venant de nous" concernerait davantage l'interprétation qui est faite de cette lettre que sa rédaction proprement dite. C'est une compréhension erronée d'1 Thessaloniens qui est "présentée comme venant de nous" (un verset comme 1 Th 4,16-17 pouvait facilement être biaisé dans le sens d'une présence non plus imminente, mais immédiate de la parousie). Le but de l'Auteur, dans les versets qui suivent, serait donc d'apporter une contribution personnelle à la lutte contre cette déformation de la pensée de l'apôtre. Présentée ainsi, l'hypothèse de Trilling semble bien marquer un point en faveur de la pseudépigraphe.

7. La logique de l'argumentation dans l'hypothèse de l'authenticité

Dans cette hypothèse, Paul va se battre contre une fausse lettre, ou éventuellement contre une mauvaise interprétation de ses propres écrits¹. Traditionnellement, on a vu ainsi l'argumentation de Paul :

L'argument de 3b-4 est tiré de l'apocalyptique², et il est classique : la parousie ne peut être en train de se produire maintenant, car un autre événement doit avoir lieu auparavant, la montée de l'apostasie, personnifiée sous les traits d'un antichrist (le mot n'est pas dans le tex-

¹ Cela nous paraît une bonne façon de comprendre *hōs di'hēmōn* si l'on admet que Paul est l'auteur à la fois de 2 Thessaloniens et de la lettre incriminée au v. 2. (Trilling n'a fait ce raisonnement qu'en cas de pseudépigraphe de 2 Thessaloniens).

² On sent dans ce morceau une citation toute faite d'un argument apocalyptique courant. Le verset 3 est en effet coupé brutalement en son milieu (anacoluthie), comme si cette citation était venue si vite sous la plume de l'apôtre qu'il n'aurait pas eu le temps de finir le début de sa phrase. Il faut en effet sous-entendre un "*la parousie ne viendra pas avant que ne vienne l'apostasie*".

te, mais le tableau est clair). Dans la tradition apocalyptique juïaïque, l'apostasie est le fait du peuple de Dieu qui s'éloigne de la Loi (voir 1 Maccabées 2,15; Ac 21,21). Ici, il ne s'agit pas tant de l'abandon de la foi que d'une dégradation généralisée dans le monde autour de la communauté chrétienne. Cependant, le vocabulaire utilisé montre que le problème reste une affaire religieuse dans son essence.

L'interprétation traditionnelle a toujours cherché à quelles figures ou événements historiques, politiques ou religieux pouvait correspondre cette mouvance antichristique (aux yeux de Paul ou, par analogie, dans le temps de l'exégète)¹. On y a vu Rome, Caligula, Néron; la papauté, les hérétiques de toutes sortes, etc., sans compter les résurgences modernes de cette piste d'interprétation pour qui tel ou tel bloc politique (pays communistes, Marché Commun, etc.) ou religieux (C.O.E., Eglise catholique romaine, etc.) incarne des formes de l'antichrist.

La multiplication de ces interprétations, d'ailleurs sans cesse démenties par les événements, devrait suffire à nous montrer la fragilité de cette piste.

Dans les versets 5-7, l'interprétation traditionnelle voit un second argument, tiré cette fois d'un souvenir commun aux lecteurs et à Paul². Il y aurait là une allusion à une explication orale donnée par l'apôtre au sujet de ce qui retarde non seulement la parousie, mais la montée même de l'antichrist. Cette explication tourne autour d'une grandeur mystérieuse, unique dans le Nouveau Testament : "ce/celui qui retient" (*to katechon / ho katechôn*). Cette grandeur est à la fois neutre et masculine, impersonnelle et personnelle.

Les exégètes n'ont jamais réussi à identifier cette grandeur à une figure historique, politique ou religieuse connue. Ce simple fait devrait, là encore, nous pousser à la plus grande prudence. Sur le plan religieux, on a voulu rattacher "ce/celui qui retient" l'apostasie à l'Evangile, à la prédication apostolique, à Paul lui-même, aux croyants, à la foi, aux anges ! Sur le plan historico-politique, en suivant les pistes ouvertes par une interprétation des quatre Royaumes de Daniel, on a pensé à l'Empire romain dont l'ordre et la fameuse paix pouvaient faire obstacle aux guerres et désordres liés à l'apparition de l'antichrist (mais notons le paradoxe, puisque Rome est également citée du côté des figures antichristiques !); après l'Empire romain, on a suggéré ses

¹ Voir par exemple la T. O. B., 2 Th 2,4 à la note p).

² Voir Morris, p. 224.

succédané : le Saint Empire, l'Eglise romaine, etc¹.

Le troisième argument précise ce qui doit se passer lorsque "ce/celui qui retient" ne sera plus là : les versets 8-12 semblent nous décrire une double parousie. Celle de l'impie qui se "révélera" (*apokalyphthêsetai*) dans une "parousie" (*parousia*) dont l'énergie vient de Satan. Ces deux termes sont littéralement empruntés à la description de la parousie de Christ pour être appliqués à son adversaire, le trompeur et le séducteur. Le tout se prolonge par un égarement que Dieu lui-même semble se charger d'amplifier et débouche sur le jugement de ceux qui n'ont pas accueilli la vérité.

On notera donc que l'interprétation traditionnelle se développe selon une succession chronologique d'événements qui s'enchaînent pour former un scénario de la fin des temps. Paul rappellerait ainsi à ceux qui seraient enflammés par une fausse nouvelle eschatologique qu'avant la venue du Seigneur doit se produire la venue de l'antichrist, elle-même retardée par la présence de "ce/celui qui retient" et que les lecteurs de Paul connaissaient bien, puisqu'ils en avaient parlé de vive voix avec l'apôtre.

8. La logique de l'argumentation dans l'hypothèse de la pseudépigraphie

Dans le cas de la pseudépigraphie, le raisonnement de l'Auteur ne s'inscrit pas dans une perspective chronologique. Le centre de gravité se trouverait là où l'Auteur fait fonctionner le plus fortement le procédé pseudépigraphique : là où il en appelle le plus clairement à la "paternité" de l'apôtre, là doivent se trouver les éléments les plus importants aux yeux de l'Auteur. Notre regard est donc focalisé sur les versets 5-7. Si nous passons rapidement sur le verset 5 qui contient formellement le procédé littéraire (allusion personnelle et question directe aux lecteurs) destiné à attirer l'attention des lecteurs, nous arrivons aux versets 6-7 qui contiennent des éléments théologiques.

Du point de vue de leur forme, ces deux versets se ressemblent sur deux points intéressants : d'une part le "maintenant" (*nyn*, mis en évidence en tête du verset 6) répond au "déjà", "déjà maintenant" (*êdê*) du verset 7; d'autre part, "en son temps" (*en tô heautou kairô*) est repris

¹ Voir pour plus de détails Trilling, pp. 94-102. Plus brièvement, T. O. B., 2 Th 2, notes *r*) et *s*).

par "jusqu'à ce que (*heôs*) soit écarté..." Le premier parallélisme nous oriente sur le présent, le second sur un avenir. C'est donc ici que l'Auteur se préoccupe d'articuler le présent et le futur l'un par rapport à l'autre. Du présent, il dit qu'il est le lieu où "ce/celui qui retient" agit (et les lecteurs sont censés savoir de quoi il s'agit). Mais au coeur du même présent agit aussi le mystère de l'impiété. Voici *déjà maintenant* l'impiété et son cortège antichristique. L'Auteur prend donc une certaine distance face aux arguments classiques de l'apocalyptique (qui ont cours dans le milieu de ses lecteurs, puisqu'il les cite). Il se sert de l'apocalyptique comme d'un réservoir d'expressions et de figures pour préciser non pas *ce qui va venir* (ainsi se sert-on habituellement de l'apocalyptique), mais *ce qui déjà déploie son énergie en plein dans le présent* du lecteur.

Dans cette interprétation, les versets 3b-4 ne sont pas un premier argument contre la fièvre eschatologique qui s'est emparée des destinataires de 2 Thessaloniens, c'est la citation, par l'Auteur, d'un argument classique, mais dont le sens est détourné pour parler non seulement d'un futur plus ou moins lointain, mais surtout du présent que l'on vit déjà maintenant, concrètement.

Ainsi, s'il ne faut pas perdre la tête, ce n'est pas qu'il y ait encore un délai (plus long que prévu) jusqu'à la venue du Seigneur, mais c'est surtout que ce mystère d'impiété, dont on pensait qu'il n'agirait qu'à la fin, est déjà dans notre présent, actif ! Voilà la vraie raison de ne pas se laisser emporter par la fièvre ambiante...

Dans les versets 8-10 a, nous retrouvons des éléments connus de l'apocalyptique : on y pense la fin comme la révélation ouverte, désormais non déguisée, de l'antichrist. Mais elle nous est présentée aussitôt surpassée, vaincue par la manifestation de la venue du Seigneur qui juge son adversaire et l'anéantit par le souffle de sa bouche (sa Parole contre les propos blasphémateurs de l'Homme de l'impiété). A nouveau, l'Auteur n'y voit pas des événements simplement futurs, mais la figure d'un jugement qui a déjà lieu dans le présent : ceux qui sont séduits (maintenant) par l'injustice, les signes et les prodiges trompeurs sont "ceux qui se perdent" (*apollymenois*; verset 10 a, fin de la citation apocalyptique) parce qu'ils n'ont pas accepté (ici le verbe est au passé) l'amour de la vérité, avec pour résultat dans le présent (et non dans le futur comme le proclame traditionnellement l'apocalyptique; les verbes sont ici tous au présent !) que Dieu envoie l'égarement sur les injustes et les incrédules et qu'il les juge maintenant. Ce redéploiement du jugement divin dans le présent du lecteur fait de sa situation actuelle

non une situation d'attente (fièvreuse, 2 Th 2,2; ou paresseuse, 2 Th 3,6-12; cf. 1 Th 4,11), mais un temps crucial, chargé de l'urgence de mettre en pratique l'amour de la vérité et de la justice (versets 10b-12, de la plume même de l'Auteur).

Dans la logique de cette interprétation, nous pouvons voir en "ce/celui qui retient" une expression de la souveraineté divine : Dieu, par sa volonté et son dessein (et cela explique l'oscillation du neutre au masculin) retient les assauts de l'antichrist. Seul il fixe les temps et les moments¹. Lui seul peut être bien connu des lecteurs (voir verset 6 : vous savez, *oidate*). Cette interprétation est donc théocentrique. Elle oppose le pouvoir souverain de Dieu à l'énergie mystérieuse et scandaleuse de l'impiété. Les versets 5-7 forment donc sous la plume de l'Auteur une relecture théologique des réalités à l'oeuvre dans le monde où il vit. Aux versets 10b-12, nous avons son interpellation éthique et pratique à vivre dans l'amour de la vérité et de la justice.

9. L'apport théologique de 2 Th 2,1-12

Nous avons apprécié l'apport de l'interprétation proposée par Trilling. Nous nous réjouissons d'avoir trouvé là une interprétation qui sort des impasses traditionnelles dans lesquelles on tombe à chaque fois qu'on cherche à identifier les figures apocalyptiques/eschatologiques à des grandeurs historiques particulières, dans un ordre chronologique déterminé. A la place nous avons trouvé une compréhension de ces textes qui n'évacue pas l'apocalyptique comme un discours non pertinent pour notre temps. On peut, à la manière dont ces péripécies l'ont déjà fait pour les destinataires de ces deux épîtres, s'en servir pour éclairer les réalités ultimes de notre présent.

Ce passage, dans l'interprétation traditionnelle, pourrait n'être qu'un exposé, plus ou moins spéculatif et prédictif, portant sur des événements qui doivent encore se produire dans un avenir proche ou lointain. Dans l'interprétation que nous venons de présenter et par le simple déplacement de la problématique sur le présent, ce texte prend une importance considérable : si les figures eschatologiques dont on parle si volontiers dans le discours apocalyptique sont en jeu dans notre présent, il s'agit alors de les discerner, d'y résister, de faire front par une foi et une espérance renouvelée. De spéculatif, notre passage devient pratique. D'exposé, il se fait prédication, exhortation. Le "nous vous le

¹ Voir d'ailleurs la parole de Jésus rapportée par Luc en Ac 1,7 (Luc, l'Auteur et Paul baigneraient-ils dans la même conception des temps et des moments ?).

demandons" du verset 1 prend l'urgence d'un véritable appel.

Ainsi, malgré l'absence formelle des termes propres à un texte parénétiqne (comme en 1 Th 4,13-18), ce passage apparemment dogmatique ou doctrinal est investi d'une forte coloration pratique et existentielle. Comme dans notre première péricope, les lecteurs sont invités, quoiqu'avec une insistance encore plus forte, à vivre leur présent dans l'espérance à cause de la parfaite souveraineté de Dieu sur les événements, fussent-ils habités par des énergies à proprement parler sataniques, ultimes et eschatologiques.

10. Conclusion

Pour l'exégète ou le croyant d'aujourd'hui, les deux péricopes que nous avons étudiées parlent indéniablement d'espérance. Mais si nous avons bien compris la perspective interne des ces deux passages, en particulier le "retraitement" des citations apocalyptiques, l'espérance en notre temps ne consiste pas à attendre un avenir plus ou moins proche ou lointain où Dieu interviendrait enfin, à la manière un peu bizarre et colorée décrite dans les symboles apocalyptiques. Au contraire, par analogie avec la démarche interne de nos péricopes, nous sommes invités à un travail de discernement et de relecture des réalités ultimes et dernières à l'oeuvre au coeur du désespoir, du deuil et de la mort, au coeur de l'incrédulité apostate et séductrice dirigée contre Dieu et contre l'humanité. De ces réalités mortelles et antichristiques, notre monde est rempli, mais c'est bien dans ce monde actuel et présent que le croyant est appelé à vivre et à aimer Dieu. Plutôt qu'une spéculation sur un avenir plus ou moins proche et plus ou moins fantastique, nos péricopes sont l'invitation à considérer l'espérance qui réside dans la proclamation de la résurrection et de la souveraineté imparable de Dieu sur les pires réalités de notre monde.

11. Appendice critique sur la pseudépigraphie

Nous n'aimerions pas terminer sans nous demander si cette interprétation théologique est liée obligatoirement à la pseudépigraphie. Ne pourrait-on pas concevoir la même interprétation si Paul était l'auteur de 2 Thessaloniens?

En faveur d'une réponse positive¹, nous aimerions ouvrir la piste suivante. A l'appui de la pseudépigraphie, on a invoqué les conceptions différentes² de la parousie : imminente en 1 Thessaloniens, retardée en 2 Thessaloniens. Or nous croyons avoir montré par cet article, tout en nous servant de Holtz et Trilling, qu'il existe justement une parenté profonde qui unit les deux épîtres, et en particulier nos deux péricopes.

a. La réponse apportée aux questions concernant la fin. Dans les deux péricopes, nous avons montré comment l'auteur se sert de ce qu'on dit et croit quant au futur pour construire et étayer une foi et une attitude dans le présent. Cette articulation du futur et du présent, chacun étant décisif pour l'autre, est une structure fondamentale commune aux deux péricopes.

b. L'utilisation de l'apocalyptique. Contrairement aux interprétations qui font des discours apocalyptiques le centre théologique des péricopes, avec un scénario chronologique des événements de la fin, nous avons montré la place relativement discrète, presque secondaire de ces discours, En 1 Thessaloniens 4, les versets 16-17 viennent comme un troisième argument, après le credo et la Parole, un peu comme un appui, une illustration. En 2 Thessaloniens, nous avons montré comment les deux blocs apocalyptiques sont décentrés, réutilisés et réinterprétés en un sens non traditionnel.

Cette maîtrise et cette sobriété dans l'utilisation souvent piégée d'un discours difficile à manier, nous souhaitons l'attribuer à une même plume apostolique, celle de Paul.

¹ Même si cela ne répond pas à tous les arguments avancés en faveur de la pseudépigraphie.

² W. Baird, donne toutes les indications nécessaires pour étudier ce problème dans l'ensemble des épîtres de Paul. En conclusion (pp. 325-327) il affirme que les thèmes majeurs de l'eschatologie paulinienne sont constants, malgré des descriptions parfois pluriformes de la fin. Il soutient aussi que le langage paulinien évolue, mais pas en passant directement des formes judaïques aux formes hellénistiques. Il faut seuler une question: pourquoi l'Auteur de 2 Thessaloniens a-t-il alors tellement recours à l'apocalyptique? Nous voyons là un argument contre la pseudépigraphie.

12. Bibliographie

Sauf indication contraire, les ouvrages sont cités simplement par le nom de leur auteur.

- *Traduction Oecuménique de la Bible, Le Nouveau Testament*, (Ed. intégrale, Cerf, Paris, 1973). Citée T. O. B.

Von Dobschütz Ernst

- *Die Thessalonicher-Briefe*, (réimpression de l'édition de 1909, avec une bibliographie mise à jour par Otto Merk), *Kritisch-exegetischer Kommentar über das Neue Testament* (Vandenhoeck und Ruprecht, Göttingen et Zurich, 1974).

Holtz Traugott

- *Der Erste Brief an die Thessalonicher*, EKK (Evangelisch-Katholisch Kommentar zum NT) XIII (Benziger Verlag, Zurich, Einsiedlen, Köln et Neukirchener Verlag, Neukirchen-Vluyn, 1986).

Trilling Wolfgang

- *Der Zweite Brief an die Thessalonicher*, EKK (Evangelisch-Katholisch Kommentar zum NT) XI (Benziger Verlag, Zürich, Einsiedlen, Köln et Neukirchener Verlag, Neukirchen-Vluyn, 1980).

Trilling Wolfgang

- *Untersuchungen zum 2. Thessalonicherbrief* (Erfurter Theologische Studien 27; St. Benno-Verlag, Leipzig, 1972).

Morris Leon

- *The First and Second Epistles to the Thessalonians*, *The New International Commentary on the New Testament*, Grand Rapids, Michigan, 1959 (= *The New London Commentary on the New Testament*, Londres, 1959).

Aland Kurt

- "The Problem of Anonymity and Pseudonymity in Christian Literature of the First Two Centuries", *Journal of Theological Studies*, nouvelle série, 12/1961, pp. 39-48.

Guthrie Donald

- *New Testament Introduction*, "Appendix C : Epistolary Pseudepigraphy", IVP, Londres, 1970, pp. 671-684.

Collins Raymond F.

- "Tradition, Redaction, and Exhortation in 1 Thess 4,13 - 5,11", *Studies on the First Letter to the Thessalonians* (Leuven University Press, 1984) Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium LXVI.

Baird William

- "Pauline Eschatology in Hermeneutical Perspective", *New Testament Studies* 17, pp. 314-327

Grundmann W.

- "Ueberlieferung und Eigenaussage im eschatologischen Denken des Apostels Paulus", *New Testament Studies* 8/1961-62, pp. 12-26.